

Prédication de la Pasteure Agnès Adeline Schaeffer le dimanche 29 octobre 2023 à l'Oratoire du Louvre « Se supporter dans l'amour »

Amis frères et sœurs, quel est le point commun entre le baptême d'une enfant, la fête de la Réformation, l'anniversaire de la concorde de Leuvenberg et le souvenir des défunts de notre paroisse ?

Tout simplement le fait qu'un jour, au XVI^{ème} siècle, dans l'histoire tumultueuse de l'Eglise universelle, un homme, moine et prêtre de son état, Martin Luther, découvre, ou plutôt redécouvre la grâce de Dieu dans sa vie, et avec elle, comment l'ordinaire du quotidien devient le lieu de l'action et de la révélation de Dieu.

C'est désormais chez soi, en nous et surtout là où nous sommes, là où nous en sommes, que s'exerce la piété, selon les mots mêmes de Luther dans son traité « Des bonnes œuvres » :

« De là vient le surprenant et juste jugement de Dieu, selon lequel parfois un homme pauvre et méprisé accomplit chez lui, dans sa maison, de nombreuses et grandes œuvres, loue Dieu d'un cœur joyeux dans les bons jours et l'invoque de toute sa confiance dans l'adversité et, ce faisant, accomplit une œuvre bien plus grande et plus agréable, qu'un autre qui jeûne souvent, .../...fait des pèlerinages, et ici et là s'efforce d'accomplir des actions d'éclat ».

Autrement dit, un être humain accomplit de grandes œuvres, là où il est, lorsqu'il fait joyeusement monter sa reconnaissance à Dieu, avec ses propres mots de tous les jours, ou au contraire, quand il implore Dieu de tout son cœur, quand il traverse la détresse, le chagrin, la révolte, la trahison, la souffrance, le deuil, l'abandon. C'est ce que nous faisons aujourd'hui, au cours de ce culte, lorsque nous chantons notre reconnaissance pour le baptême de Raphaëlle ou lorsque nous confierons, tout à l'heure, notre désarroi et notre solitude, lorsque nous entendrons les noms de celles et ceux qui nous ont quittés cette année. « Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent, écrivait en son temps l'apôtre Paul dans sa lettre aux Romains (Romains 12 : 15). C'est avec ces mots d'une simplicité confondante que l'Évangile rejoint l'être humain dans ce qu'il vit de plus profond, rappelant en toile de fond le ministère du Christ, parcourant les routes de Galilée et de Judée, partageant avec chacun et chacune une prédication audacieuse, celle de sa compréhension de Dieu, un Dieu et une humanité pensés ensemble.

Nous venons de baptiser Raphaëlle. En mettant un peu d'eau sur sa tête, nous avons rendu visible la grâce invisible de Dieu, cette grâce mentionnée dans la lettre aux Éphésiens, au chapitre 2 : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, au moyen de la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ». (Éphésiens 2 : 8). Qu'est-ce que cela veut dire sinon que c'est seulement la grâce qui sauve, une grâce que nous n'avons pas à produire mais à recevoir, puisque c'est le don de Dieu.

Voilà le cadeau que nous venons de faire à Raphaëlle. Mais comment va-t-elle pouvoir accueillir un tel cadeau ? Il va lui falloir du temps, comme pour nous tous. Au fur et à mesure qu'elle grandira, elle prendra le temps de découvrir les textes bibliques, à travers lesquels, et c'est loin d'être facile, elle découvrira comment les croyants des temps anciens, ont découvert l'amour fou de Dieu pour sa création. Elle découvrira aussi comment elle pourra accueillir en Jésus, l'homme de Nazareth, la présence de Dieu et la puissance de son amour pour chaque être humain et donc pour elle-même. Cela ne se fera pas sans mal, ni sans déchirement, ni sans remise en question, car il faudra aussi reconnaître la puissance de l'amour de Dieu dans ce Jésus qui sera crucifié, tel un malfaiteur. Il lui

faudra aussi beaucoup de patience, pour découvrir ce joyau de l'Évangile, au cœur d'une humanité qui ne cesse de se déchirer. Elle s'apercevra aussi qu'il faut beaucoup d'humilité pour reconnaître qu'une religion qu'on imaginait bonne, était en train de faire fausse route, par exemple, du temps de Jésus, lorsqu'elle interprétait avec exagération les commandements de Dieu en y enfermant les êtres humains dans une prison de culpabilité. On ne peut s'échapper d'une telle prison que par la transgression.

Et c'est tout le paradoxe voire peut-être même la subversion de l'Évangile. Jésus transgresse la loi humaine qui enfermait la loi de Dieu. Sa véritable transgression, c'est de parcourir les routes de son pays en guérissant les lépreux, les femmes hémorragiques, les aveugles et les paralysés et en accueillant les enfants dans le cercle des adultes, en précisant que chacun doit ressembler à un enfant, pour comprendre cette grâce de Dieu. Pourtant, cette façon de faire n'est pas nouvelle. D'autres prophètes étaient venus avant Jésus, dénoncer les exagérations, les injustices, les perversions de la religion, par rapport à la loi de Dieu et à son interprétation, cette loi qui magnifiait Dieu, au détriment de l'homme, au détriment du prochain. Il y a donc, pour les croyants de tous les temps, une possibilité de réformer la religion, en particulier lorsque les institutions religieuses malmènent la Parole de Dieu pour en faire une doctrine destinée à servir l'institution en asservissant les fidèles, comme c'était le cas au XVI^{ème} siècle avec la pratique incontournable des indulgences, destinées à garder le peuple dans la peur de Dieu. Au fond, le réformateur de tous les réformateurs, c'est Jésus de Nazareth. Là où la religion prononce une sentence, un interdit, une condamnation ou un marchandage, Jésus vient redresser ce qui est déformé par l'interprétation que les hommes font de la Parole, qui bien souvent les servent en premier au lieu de servir leurs prochains. Il vient réformer du point de vue de la foi la Parole que les hommes ont enfermée dans un rituel perdant tout son sens. Jésus vient dire à tous que la prière du cœur est infiniment plus grande que tous les sacrifices. Il vient dire aux aveugles, aux infirmes et aux malades de toutes catégories, exclus du culte par une loi religieuse pointilleuse, qu'ils sont accueillis à nouveau et à égalité avec les autres croyants. Ce message n'a pas pris une ride aujourd'hui.

C'est ce même message que les disciples, devenus apôtres, transmettront à leur tour, comme Paul le fait en écrivant aux Éphésiens : « Je vous y exhorte donc dans le Seigneur, moi qui suis prisonnier : accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu. » De quel appel s'agit-il si ce n'est celui de la grâce inconditionnelle de Dieu. Ce n'est pas facile de vivre de cette grâce. Ce sera peut-être plus simple avec cette définition : la grâce inconditionnelle de Dieu, c'est que Dieu aime sa création et chacune de ses créatures, autrement dit l'autre, quel qu'il soit, même mon ennemi, autant qu'il m'aime, moi. C'est ce que Paul expérimente alors qu'il est en prison à Rome. Un autre disciple, Jean, dira dans l'une de ses lettres : « Nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier » (1 Jean 4 : 19).

Nous l'avons redit au baptême de Raphaëlle. Il faut du courage pour faire confiance à un tel amour. C'est un courage qui prend son temps, et que le théologien Paul Tillich, définira comme étant « le courage d'être », (titre d'un de ses livres) et que l'on peut encore résumer par ces mots : le courage d'être, c'est le courage de s'affirmer soi-même en surmontant tout ce qui nous met en incapacité d'exister. Paul Tillich écrit ceci : Au centre du courage de la confiance se trouve le courage d'accepter d'être accepté en dépit de la conscience de la culpabilité. Luther, et en fait

toute son époque, ont fait l'expérience de l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation : ce fut la forme principale de leur angoisse. Le courage de s'affirmer soi-même en dépit de cette angoisse est ce courage que nous avons appelé le courage de la confiance. Il s'enracine dans la certitude personnelle, totale et immédiate du pardon divin (...). On pourrait dire que le courage d'être est le courage de s'accepter soi-même, comme accepté en dépit du fait que l'on soit inacceptable ».

Dieu nous aime avec notre diversité, avec ce qui fait notre particularité, notre originalité. C'est ce que l'apôtre Paul, avec ses disciples, avait compris de ce message de l'Évangile qui pouvait s'adresser aux juifs de son époque, pétris de la Torah, comme aux païens, qui avaient une autre culture religieuse et une philosophie différente. C'est ce passage que nous avons entendu, retenu par les parents de Raphaëlle ; ce message qui ressemble à un programme d'action, balisé par « l'amour respectueux comme moteur de l'édification mutuelle, l'unité de l'Esprit, et les liens de la paix que tisse la réconciliation », comme l'écrit le professeur François Vouga, dans son petit livre : « Une société en chantier ». Le passage que nous avons lu se résume autour d'un axe porteur : celui de l'unité, définie par ces mots : « Un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance à laquelle nous avons été appelés, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ».

Ces mots sont difficiles à recevoir, parce qu'on peut y entendre une sorte d'exclusion. Par ce petit mot « seul » qui revient comme un refrain, on peut entendre à juste titre qu'il n'y a pas d'autre Seigneur, pas d'autre espérance, pas d'autre foi en dehors de ce que nous reconnaissons comme s'il s'agissait d'une uniformité à bâtir. Ne nous laissons pas égarer par ces suppositions. Nous sommes à l'aube du christianisme. Et ce que l'apôtre Paul enseigne ici, c'est non une uniformité excluante, mais une réconciliation des diversités. Dieu est un, mais la façon de l'accueillir dans la foi est diverse, parce que les êtres humains sont créés dans une diversité infinie. Chacun dans sa diversité peut se reconnaître dans cet amour inconditionnel de Dieu, selon son parcours de vie.

Raphaëlle découvrira l'incroyable diversité du christianisme dans lequel elle est reçue aujourd'hui, ses divisions jusqu'au schisme parfois, et ses réconciliations, comme la Concorde de Leuenberg, qui a conduit deux ans plus tard, en 1975, à la reconnaissance du baptême unique dans toutes les confessions chrétiennes. Elle découvrira qu'au-delà des institutions, elle porte un amour plus grand que ce que nous pouvons en dire. C'est cet amour là qui est absolu et non l'institution qui le véhicule. C'est cet amour-là qui réconcilie toutes les diversités et qui propose une vie sans cesse ressuscité, re-suscitée.

Force est de constater que ce n'est pas ce que nous vivons. Chacun lutte pour sa vérité. Notre société, nos églises continuent d'élever des murs de séparation, et de haine, et notre monde aussi, en dépit des expériences passées, que l'Histoire nous enseigne. Et je me surprends à penser que même Dieu, « reste assis, sur le rebord du monde », comme le chante Francis Cabrel ; il pleure et il prie avec ses mots : je ne me lasserai pas d'aimer ma création, à aimer et à avoir compassion des Hommes, même si leur époque est vouée à la guerre, au terrorisme, aux massacres, à la violence familiale, à la violence conjugale, à la violation des droits humains de toutes les races et de toutes les générations, à la destruction effrénée de l'environnement et au gaspillage.

C'est pourquoi l'Évangile demeure une bonne nouvelle, parce qu'il appelle chacun, chacune, à la douceur, à la

patience, et à l'humilité, ces mots qui rappellent le contenu des Béatitudes. C'est pourquoi Paul insiste sur ce verbe : « Supportez-vous les uns les autres, dans l'amour ». Et ce verset en fait sourire plus d'un qui l'entend. Nous sommes invités à nous supporter mutuellement. Et ce verbe « supporter », nous pouvons l'entendre de deux façons : soit dans un sens négatif, et c'est ce que nous faisons le plus souvent : nous sommes entourés de gens insupportables, et peut-être que moi-même je suis aussi une personne insupportable pour ceux qui m'entourent. Être ensemble dans une communauté humaine, que ce soit l'Église ou la société, cela ne va pas de soi. On sait à quel point l'autre peut nous énerver, et on voit tout de suite que la patience, la douceur et l'humilité ne sont pas de mise. D'ailleurs, lorsque des enfants sont amenés à Jésus pour qu'il les bénisse, les disciples empêchent les enfants d'accéder à Jésus et rabrouent même ceux qui les ont amenés. Ils ne veulent pas être dérangés dans leur édification, ils ne veulent rien manquer de l'enseignement de Jésus. Nous connaissons cette situation. Mais « se supporter » peut être compris dans un sens positif, puisque l'étymologie du mot veut dire « se porter les uns les autres, se soutenir », ce qui a d'ailleurs donné le mot d'origine anglaise « supporter », ces personnes que l'on a beaucoup croisé ces jours-ci dans les rues de Paris, qui s'engagent, quel que soit le sport, à encourager ceux qui jouent, à partager leur joie s'ils gagnent, à les soutenir s'ils perdent. Supporter l'autre, c'est une implication noble, et solidaire, c'est porter l'autre quand il en a besoin, c'est aussi accepter que l'autre me porte quand j'en ai besoin. C'est cela la définition même de la fraternité.

C'est ce que nous essayons de vivre tant bien que mal en Église ; et finalement, le baptême est aussi le signe que nous entrons dans cette communauté humaine qui diffuse ce message et espère vivre à la suite de Jésus-Christ, dans la douceur, la patience et l'humilité. C'est l'Église, avec un grand E, cette communauté humaine universelle, composée de toutes les diversités possibles, de personnes invitées à épanouir leur appel avec les dons qui sont propres à chacun, dans la fraternité. Le baptême, se célèbre au sein d'une communauté particulière, comme ce matin, mais au nom de l'Église universelle, ce que nous pouvons comprendre par « Un seul baptême, répandue sur toute la terre, dans la multitude des cultures, des institutions, et des appartenances. L'Église de Jésus-Christ est « une », tout simplement parce que Dieu est « Un ». Raphaëlle a désormais sa place dans l'Église, à part entière. Elle la prendra, ou elle ne la prendra pas, parce qu'elle est libre de répondre ou non à l'appel qu'elle a reçu et qu'elle recevra tous les jours de sa vie, jusqu'à son dernier souffle, comme pour chacun et chacune d'entre nous, comme pour celles et ceux qui nous ont précédés. A nous de la « supporter », de l'accueillir telle qu'elle est, de lui faire une place, pour qu'elle puisse apporter, le moment venu, sa pierre à l'édifice. La grâce de Dieu est pour tous, inconditionnelle, mais la réponse appartient à chacun et chacune, en fonction de son chemin de foi, qui diffère selon les personnes. Cette réponse est intime, certes, mais le moment venu, elle se partage, avec d'autres et pour d'autres, comme c'est le cas aujourd'hui, afin que chacun et chacune avance plus loin sur son chemin de vie. Amen.

Pour aller plus loin :

- Martin Luther, *Des bonnes œuvres*, in *Œuvres*, tome 1, Genève, Labor et Fides, 1957, p. 230.
- Paul Tillich, *Le courage d'être*. Paris, Laval, Genève, coédition Le Cerf, Labor et Fides, 1999.
- François Vouga, *Une société en chantier, Chrétiens au cœur de la mondialisation selon l'épître aux Ephésiens*, Editions du Moulin, Aubonne 2004.
- Raphaël Picon, *Un Dieu insoumis*, Labor et Fides 2017